

LES BEAUX-ARTS

Au Palais de Compiègne.

Analyse du travail lu par M. Garand à la séance
de la Société historique du 15 avril 1895.

L'auteur commence par faire remarquer qu'il n'a pas eu en vue de rédiger un catalogue ou une sèche nomenclature des œuvres d'art qui existent au Palais de Compiègne, mais qu'il s'est efforcé d'en apprécier un certain nombre en impartial spectateur, d'après leur caractère artistique. Aussi lui semble-t-il nécessaire de préciser, d'abord, sa façon d'envisager l'art et ses manifestations, en priant ses auditeurs de ne pas se laisser effaroucher par quelques-unes de ses formules.

L'art, en général, dit-il, peut se définir l'idée traduite par un signe sensible. L'idée, c'est le fond, le signe c'est la forme. Si, à ce terme d'*art* nous ajoutons le qualificatif *beau*, nous avons la locution *Beaux-Arts*, dont l'énoncé atteste la portée supérieure. Embrassant dans un ensemble les lettres et l'art, on peut dire que la pensée dérive de l'inspiration qui jaillit de l'âme, souffle divin et que Dieu est donc l'absolu inspirateur du véritable artiste.

Les grands inspirés du paganisme grec et romain, Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Socrate, Platon, Virgile, Cicéron étaient des respectueux et des louangeurs de la divinité et de ses dérivés.

On ne sera pas étonné de voir l'auteur, après avoir posé ce principe, s'élever avec force contre les tendances de l'école naturaliste, depuis Lucrèce, dont l'œuvre n'existe que par l'arrogance d'une versification publiant le néant, jusqu'aux représentants les plus célèbres de l'époque contemporaine, dont il fait une vive critique, mais nous ne pourrions le suivre sur ce terrain sans donner une trop grande extension à ce résumé et nous arriverons aux œuvres d'art du Palais que l'on peut diviser en trois groupes, la statuaire, la peinture et la tapisserie.

Comme on l'a vu, c'est surtout l'inspiration et le sentiment que recherche M. Garand, aussi nous parle-t-il, d'abord, des statues des chanceliers L'Hospital et d'Aguesseau qui décorent le vestibule, imposantes figures empreintes d'une noble et simple dignité et se demandant comment dans le statuaire on peut réaliser le beau sans cesser d'être ressemblant rappelle la réponse d'Ohmacht, auteur du Kléber de Strasbourg, qui, ayant fait un buste merveilleusement réussi d'un ami fort laid, répondait à ceux qui s'en étonnaient : « C'était mon ami. »

Il signale le Persée, de Tournois et le Saint-Sébastien, de Gautherin et passe assez dédaigneusement devant le Diogène, de Lapère et devant les figures féminines et plus ou moins mythologiques que l'on rencontre dans les bosquets du parc.

En peinture, c'est une petite toile de Vigneron, le peintre du *Convoi des pauvres*, placée dans la salle des Gardes, qui attire d'abord les regards du critique : une chambre vide où vient de mourir une jeune veuve, dont on aperçoit le cortège funèbre, pendant qu'un enfant joue dans son berceau avec un peloton de fil, gaité d'innocent rappelant ces quatre beaux vers d'Hugo !

La mère alla dormir sous les dalles du cloître,
Et le petit enfant se remit à chanter.
La douleur est un fruit, Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encore pour la porter.

Le portrait équestre de Bonaparte, de Gros, fournit ensuite à M. Garand le sujet de sérieuses observations sur les figures du premier consul et des deux grenadiers immobiles au port d'armes, et après avoir dit quelques mots des toiles de Joseph Vernet, il arrive aux deux revues de minuit, d'après Raffet, par le français Giraud et l'allemand Dietz.

« La scène est de grand effet.

« Ce défilé de fantômes équestres à la pâle clarté lunaire rappelle que trois millions de cadavres, selon l'évaluation historique, formèrent l'hécatombe des gloires impériales. L'ossuaire guerrier passe à fond de train devant son césarien fossoyeur.

« C'est de l'apocalypse des batailles, un genre d'ouragan macabre qui fait de ces tableaux des visions de mystérieuse profondeur, comme tout ce qui touche aux cimetières... ces souterrains qui débouchent sur l'autre monde. »

Comme opposition à ces sombres visions notre guide nous conduit dans la Galerie Natoire où se trouve une suite de scènes de Don Quichotte.

« Charmant peintre, dit-il, que ce Natoire ! Son pinceau est une plume alerte, spirituelle de l'esprit le plus coquet. Son Don Quichotte est de race élégante, d'une chevalerie convaincue... et les diverses princesses qu'il protège ne paraîtraient point bizarres de jalouser un peu Dulcinée de Toboso. Il semble que Natoire, ayant pris en affection le chevalier de la Triste Figure, ait voulu la rectifier en la délivrant du ridicule. Il évite les scènes où Don Quichotte peut tomber dans le grotesque. Pas de combats contre les moulins à vent, contre les outres pleines de vin, etc.

« Semblables égards favorisent Sancho Pança. — Son jovial gros bon sens s'affirme sous des aspects amicalement réjouissants. — Il prend et fait prendre au sérieux sa royauté de Barataria. — Sa cour est un composé de courtisans, de belles dames et de jolies pages qui font de son

palais royal la demeure d'un roi de féerie. Tout cela est élégant de dessin, de coloris et de cette aimable vivacité qui séduit dans un tableau d'opéra-comique.

« C'est l'esprit français en peinture.

« Nicolas Coypel, en de plus nombreux tableaux, a pareillement peint les aventures du héros de Cervantès. La copie de ses toiles a illustré en dessins diverses éditions du roman, et on la trouve sur de nombreuses suites de tapisseries des Gobelins. Coypel n'a pas idéalisé son personnage. Il ne lui épargne aucune des situations tragi-comiques où la galerie s'égaye aux gestes et physionomies du chevalier de la Manche et de son écuyer Sancho. A ce point de vue Coypel plutôt que Natoire a traduit l'intention caustique du romancier, mais c'est l'Espagne interprétée par la France ».

Après une courte station devant le portrait de Mlle de Fontanges, de Werdet, M. Garand nous conduit aux tapisseries, dont il signale les plus importantes et tout particulièrement les diverses scènes de l'histoire d'Esther, d'après les compositions de François de Troy. « L'auteur nous dit-il a dû s'éprendre de la pièce de Racine pour l'esquisse de ses personnages. Son Assuérus a la grandeur orientale présentée par la poésie racinienne. Voilà bien Aman, l'amalécite, vulgairement le traître, machinant son plan d'orgueil, la ruine de la race juive, tandis que Mardochée, l'austère israélite, confiant en Dieu et en la beauté d'Esther, obtient le triomphe des mains mêmes qui cherchaient son extermination.

« Le Palais, dit l'auteur, en terminant, comme musée est une mosaïque, mais en ce qui touche mes idées, j'ai le plaisir de constater parmi nos artistes visiteurs, qu'en somme, les œuvres préférées sont encore celles qui, de fond et de forme, se sont inspirées des immuables principes qui me sont chers....

Et, après avoir évoqué le souvenir de Michel Ange et rappelé les croyances de l'homme dans

lequel on s'est accordé à reconnaître la plus haute incarnation du génie et de l'autorité artistique, M. Garand conclut que ce n'est qu'en prenant modèle sur de semblables toiles qu'on peut espérer, en art, réaliser les œuvres qui défient les caprices de la mode et les moqueries des impuissants. « Notre palais contient quelques artistes de cette école et, à ce titre, je m'honore d'en être le respectueux conservateur. » M.
